

www.e-rara.ch

**Magazin des adolescentes, ou, Dialogues d'une sage gouvernante avec
ses élèves**

LePrince de Beaumont, Jeanne-Marie

Yverdon, 1781

Schweizerisches Institut für Kinder- und Jugendmedien SIKJM

Shelf Mark: Ak BEA 2/1-2

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-13065>

XXIV. Dialogue. Madem. Bonne.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

de regretter quelques guinées qu'il lui en avoit coûté. Adieu Mesdames, nous nous reverrons tantôt.

XXIV. D I A L O G U E.

Madem. Borne.

MISS Molly, dites-nous le commencement de l'histoire d'Esther.

Miss Molly.

Il y avoit un roi d'Assyrie qui se nommoit *Assuerus*, & sa femme se nommoit *Vashty*. Un jour que le roi donnoit à souper à tous les grands de sa cour, il fit prier la reine de descendre dans la salle du festin. Elle le refusa, parce que cela étoit contre la coutume du pays. Aussi-tôt le roi se mit dans une grande colere, & tous les seigneurs lui dirent : Sire, si vous ne punissez pas la reine, nos femmes suivront son mauvais exemple, & aucune ne voudra plus nous obéir. Le roi chassa donc son épouse; mais comme il avoit peine à l'oublier, on chercha de tous les côtés les plus belles filles, & on les présenta au roi, afin qu'il pût choisir une femme parmi elles.

Dans ce tems, les Juifs étoient captifs en

ce pays, & il y avoit parmi eux un homme, nommé *Mardochée*, qui craignoit le Seigneur, & observoit fidèlement sa loi. Il avoit une niece, nommée *Esther*, qui étoit extrêmement belle & qui fut mise au nombre des filles qu'on devoit présenter au roi. Ce prince fut si enchanté en la voyant, qu'il daigna à peine jeter les yeux sur ses compagnes, & la choisit pour sa femme. Voilà donc *Esther* sur le trône : mais elle ne se laissa point éblouir par la magnificence ; elle soupiroit dans sa grandeur, en pensant que le temple de Jérusalem étoit détruit ; car nous avons vu que les ordres que *Cyrus* avoit donnés pour le rebâtir, n'avoient point été exécutés.

Assuerus avoit un favori, nommé *Aman*, qui étoit un très-méchant homme. Il avoit toutes sortes de mauvaises qualités ; l'orgueil étoit sur-tout sa passion dominante. *Assuerus*, qui avoit pour lui une complaisance aveugle, fit publier un édit par lequel il étoit ordonné à tous ses sujets de se prosterner devant *Aman*. Tout le monde obéit à cet ordre, excepté le seul *Mardochée*, parce qu'il ne vouloit se prosterner que devant Dieu. Il se tenoit à la porte du palais, revêtu d'un sac & couvert de cendre, & quand *Aman* passoit il se tenoit debout. Le favori, qui ne savoit pas que *Mardochée* étoit oncle

de la reine, conçut une grande rage contre lui, & devint tout mélancolique : sa femme & ses amis lui ayant demandé la cause de sa tristesse, il leur répondit que c'étoit le refus que faisoit *Mardochée* de se prosterner devant lui. Vous n'y pensez pas, lui dirent ses amis ; toute l'Assyrie s'abaisse devant vous, devez-vous vous embarrasser du mépris d'un seul homme ? Apprenez, leur dit *Aman*, que je suis moins flatté de tous les honneurs qu'on me rend, que piqué des mépris de ce seul homme, & que je ne ferai jamais content, à moins que je ne l'aye fait périr.

Madem. Bonne.

Voilà une image bien sensible du cœur de l'ambitieux, & de tous ceux qui se laissent gouverner par une passion violente. La moindre bagatelle suffit pour troubler leur bonheur, & cette bagatelle se rencontre toujours dans leur chemin. Je vous le disois, il y a quelque tems, Mesdames : on peut parvenir avec la grace de Dieu à modérer ses desirs ; mais il n'est pas possible de les satisfaire pleinement. Continuez, *Lady Charlotte*.

Lady Charlotte.

Aman ne pouvant pardonner à *Mardochée*, résolut donc de le perdre. Pour cela, il se leva de grand matin, & fut chez le roi, pour demander permission de faire pendre ce Juif ; & comme la porte du roi étoit encore fer-

mée , il fut obligé d'attendre dans l'antichambre.

Il y avoit eu quelque tems auparavant une conspiration contre la vie du roi. *Mardochée* l'avoit découverte; mais comme on oublie facilement les bonnes actions d'un homme, quand il n'a pas de protecteur à la cour, *Mardochée* n'avoit reçu aucune récompense de ce service. Il arriva par l'ordre de Dieu qu'il ne fut pas possible au roi de dormir cette nuit, dans laquelle *Aman* avoit résolu de perdre l'oncle d'*Esther*. Comme *Assuerus* s'ennuyoit dans son lit, il commanda à ses officiers de lui faire la lecture d'un grand livre, dans lequel on écrivoit tous les jours les choses remarquables. Quand le lecteur vint à l'endroit de la conspiration, le roi l'interrompit pour lui demander si celui qui l'avoit découverte avoit été récompensé. Non, Seigneur, lui répondit l'officier, & il est tout le jour à la porte de votre palais dans un état très-misérable. C'est une grande injustice, dit le roi; voyez s'il y a quelqu'un dans mon antichambre. L'officier lui ayant dit qu'*Aman* y étoit, le roi commanda qu'on le fit entrer & lui dit :

Mon ami, que penses-tu qu'il faudroit faire en faveur d'un homme, auquel je voudrois donner une grande preuve de mon amitié? L'orgueilleux *Aman* pensa que cette

question ne pouvoit regarder que lui, & il répondit au roi :

Il faudroit, seigneur, le revêtir de votre habit royal, & mettre sur sa tête votre diadème; qu'en cet état, monté sur un cheval magnifique, il fit le tour de la ville, & que le plus grand seigneur du royaume, après vous, conduisît le cheval par la bride, en criant: c'est ainsi que le roi traite celui qu'il veut honorer. Cela est fort bien, dit *Assuerus*; prends le Juif *Mardochée*, & l'habille comme tu l'as prescrit, & tu le conduiras par toute la ville, en tenant la bride de son cheval. Le superbe *Aman* pensa tomber mort, lorsqu'il entendit ces paroles; mais il n'y avoit pas moyen de reculer, sans s'exposer à la disgrâce du roi. Il sortit donc la rage dans le cœur, & servit lui-même au triomphe d'un homme dont il avoit juré la perte.

Miss Belotte.

Pour cela, *Aman* fut bien attrappé; je vous avoue, ma Bonne, que j'en suis bien aise; il y a un grand plaisir quand on voit les gens qui sont si orgueilleux bien punis.

Madem. Bonne.

C'est ce que je vous représente tous les jours, Mesdames. Si cela fût arrivé à un honnête homme, vous en feriez fâchées. Tâchez d'intéresser tout le monde en votre fa-

veur , par des manieres douces & polies. C'est à vous , Lady Mary.

Lady Mary.

Aman , outré de l'aventure qui lui étoit arrivée , résolut de perdre tous les Juifs , afin d'envelopper *Mardochée* dans leur perte. Pour cela , il fit au roi mille calomnies contre cette nation ; & le roi , qui ne voyoit que par ses yeux , crut aisément ce qu'il lui disoit , & résolut de faire massacrer dans un seul jour tous les Juifs qui étoient dans ses Etats. *Mardochée* ayant appris cet ordre cruel , vint trouver *Esther* & lui commanda de parler au roi , pour l'engager à révoquer cet arrêt.

Esther lui répondit , qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir exécuter ses ordres ; mais que ceux qui entroient dans l'appartement du roi sans son ordre , étant punis de mort , à moins qu'il ne les touchât de son sceptre , elle ne pouvoit s'exposer à ce danger. *Mardochée* lui répondit avec sévérité , qu'elle ne devoit pas craindre d'exposer sa vie pour sauver sa nation ; que Dieu ne l'avoit placée dans ce haut rang que pour cette fin ; qu'il sauroit bien sans elle sauver son peuple , & qu'elle ne devoit pas espérer de se sauver du massacre général. *Esther* se retira dans son appartement , après avoir promis d'obéir , & elle se prépara à paroître devant son époux par le jeûne & par la priere. Ce fut dans

cette occasion qu'elle dit à Dieu : *Seigneur, vous savez que j'ai regardé avec horreur la pompe & la magnificence qui m'environnent.*

Lorsqu'elle entra dans la chambre du roi, les yeux de ce prince parurent étincellans de colere, & *Esther* en fut si effrayée, qu'elle tomba évanouie entre les bras de ses femmes. *Assuerus* frémit du danger où elle étoit, & descendant de son trône avec précipitation, il la toucha de son sceptre d'or & lui dit : rassurez - vous, *Esther*, la loi n'est pas faite pour vous. La reine étant revenue de sa foiblesse, conjura son époux de lui faire la grace de souper chez elle, & d'amener *Aman* à ce festin. Le favori fut fort content d'apprendre la faveur que lui faisoit la reine, & il n'eut garde de manquer à ce festin. Lorsque le roi & le favori furent entrés, la reine se jeta à genoux, & lui demanda la vie & celle de sa nation, dont *Aman* avoit juré la perte. *Assuerus* ne comprenoit rien à ce discours, car il ignoroit que son épouse fût Juive. Le roi parut frappé de cette nouvelle, & étant entré dans le jardin, il s'y promena quelque tems fort rêveur. Pendant ce tems, *Aman*, qui comprit le danger où il étoit, se jeta aux genoux d'*Esther*, & la conjura d'avoir pitié de lui. Le roi entra dans ce moment, & croyant qu'outre la destruction des Juifs, qu'il avoit décidée, il insultoit encore son épouse, il entra dans une fu-

rieuse colere, & commanda qu'on le tirât de la salle pour le faire mourir. Alors un de ceux qui étoient présens dit au roi qu'*Aman* avoit fait élever une potence de quarante coudées, pour y faire pendre *Mardochée*. *Assuerus* commanda qu'on y attachât *Aman*; ce qui fut exécuté.

Lady Spirituelle.

Je ne conçois pas comment *Aman* pouvoit avoir l'effronterie de faire périr *Mardochée*, après ce qui s'étoit passé; ne devoit-il pas croire que le roi seroit fort en colere quand il apprendroit cela?

Madem. Bonne.

Bon! ma chere, est-ce que les rois ont des yeux? ils ne voyent que ce qu'il plaît à leurs favoris de leur montrer. Comme ils ne sont environnés que de vils esclaves, personne n'ose s'exposer à la colere de ces petits tyrans.

Lady Charlotte.

Et celui qui avertit le roi de la potence qu'*Aman* avoit fait dresser, étoit-il son ennemi?

Madem. Bonne.

C'étoit peut-être un homme qui une heure auparavant s'étoit prosterné devant lui, & lui avoit fait offre de service. Vous ne connoissez pas encore la cour, Mesdames; on y embrasse celui qu'on voudroit étrangler. Si un homme est dans la faveur, tout

le monde l'encense ; tombe-t-il dans la disgrâce , chacun le fuit comme s'il avoit la peste , & ceux qui faisoient profession d'être de ses amis , croient être fort généreux s'ils ne lui font point de mal.

Miss Champêtre.

Voilà un étrange pays ; si j'étois obligée d'y vivre , je ne pourrois jamais m'accoutumer à trahir ainsi mes sentimens.

Madem. Bonne.

Je l'espere au moins ; mais cela est beaucoup plus difficile que vous ne pensez. On y respire un air contagieux dont on a bien de la peine à se préserver. On le peut pourtant. La cour a ses phénomènes en probité : ces gens-là plaisent moins que les autres ; mais à coup sûr , ils sont beaucoup plus estimés.

Lady Mary.

Qu'est-ce qu'un phénomène , ma Bonne ?

Madem. Bonne.

C'est une chose extraordinaire ; une éclipse , une comète , l'électricité , enfin tout ce qui paroît sortir des loix ordinaires de la nature.

Lady Mary.

Je suis tout aussi savante qu'auparavant. Je connois les éclipses ; mais je n'ai jamais entendu parler des comètes , ni de l'électricité.

Madem. Bonne.

En vérité, ma chere, je ne fais si je pourrai vous en donner une définition bien exacte. Je fais ce que c'est qu'une comete, mais pas assez pour vous l'expliquer clairement. Faites-moi crédit de cette explication jusqu'à demain, & je vous dirai tout ce que j'en aurai appris.

Lady Spirituelle.

J'admire une chose, ma Bonne, & je veux en profiter. Quand j'ai la plus petite idée d'une chose & qu'on en parle devant moi, j'en raisonne hardiment, comme si j'étois bien habile, sur-tout si je suis avec des personnes que je crois plus ignorantes que moi; j'ai une grande répugnance à convenir que je ne fais pas les choses sur lesquelles on m'interroge, & vous qui êtes dix mille fois plus habile que moi, vous dites bonnement: je ne fais pas cela, je le fais imparfaitement. Comment avez-vous fait pour n'avoir pas plus de vanité? car je me persuade que c'est la vanité qui me fait parler de tout, bien ou mal.

Madem. Bonne.

Cela signifie, au contraire, que j'ai beaucoup plus de vanité que vous. Il n'y a rien, ce me semble, de plus mortifiant pour l'amour-propre, que d'entendre dire: cette personne n'a point de jugement; elle veut par-

ler de tout, & la moitié du tems elle ne fait ce qu'elle dit. Je fais qu'on ne parlera pas ainsi devant moi, mais on le pensera, & c'est toujours la même chose. Ainsi votre babil & mon silence ont tous deux la même cause; la vanité & l'amour-propre; & en l'examinant bien, on peut dire que mon orgueil est plus sérieux & plus grand que le vôtre. D'ailleurs, ma chere, il y a de deux fortes de sciences, & par conséquent de deux fortes d'ignorances. La premiere est celle qui comprend les choses nécessaires & convenables à notre état. Il est très-honteux d'ignorer les sciences qui y ont rapport. Les autres sciences sont seulement des sciences d'agrément, qu'il est fort avantageux de posséder, mais qu'il n'est pas honteux d'ignorer. Si cela étoit en mon pouvoir je saurois toutes les langues, je n'ignorerois aucune des parties des mathématiques: cependant je n'ai pas honte de ne pas savoir l'hébreu, ni l'astronomie, ni quantité d'autres belles choses que je ne saurai jamais; au lieu que je mourrois de honte, si je ne savois pas lire & écrire, parce qu'il est supposé qu'on m'a donné des maîtres pour apprendre ces choses, qui convenoient à mon état, & que si je les ignore, c'est que je suis une paresseuse qui ai négligé de m'appliquer quand j'étois jeune.

Il y a quelque tems qu'un officier d'éja

d'un certain âge, demanda dans une compagnie : Monsieur, quand on veut aller en Angleterre par terre, ne faut-il pas passer par la Hollande ? Ce vieux ignorant ne savoit pas que l'Angleterre est une isle. On se moqua de lui & avec raison, parce que la géographie fait une science absolument nécessaire à un officier, & qu'il n'est pas en situation de bien remplir les devoirs de son état, s'il l'ignore.

Lady Sincere.

Je vous prie, ma Bonne, dites-nous quelles sont les sciences qu'il est honteux à une fille de qualité d'ignorer ?

Madem. Bonne.

La demande est d'une fille de bon sens, & je vais y répondre. Elle doit premièrement savoir très-bien lire, & écrire nettement & correctement, c'est-à-dire, que son écriture soit lisible & bien orthographiée. Il n'y a rien de plus ignoble que d'ignorer ces deux choses. Il vint dans une ville où j'étois, une Dame qui se disoit de grande qualité ; tout le monde le crut, & il n'y eut que moi qui soutins qu'elle étoit une personne du commun. Au bout de quelque tems, on découvrit que je ne m'étois pas trompée. Savez-vous comment je connus qu'elle n'étoit pas de qualité ? C'est qu'elle lisoit fort mal, & qu'elle savoit à peine signer son nom.

Il est arrivé plusieurs fois, au contraire, qu'on s'est obstiné à me croire d'une grande qualité, dans les endroits où je n'étois pas connue. J'avois beau dire qu'on se trompoit, on ne vouloit pas me croire, parce qu'on disoit que j'avois trop d'éducation pour une fille du commun.

Miss Belotte.

Est-ce que vous n'êtes pas de qualité, ma Bonne ?

Madem. Bonne.

Non, en vérité, ma chere. Je suis née bourgeoise, c'est-à-dire, fille d'un marchand, non pas d'un de ces marchands tels qu'on les voit à Londres, qui ont des carrosses & qui sont regardés comme des seigneurs, mais d'un marchand qui avoit une boutique ; il est vrai qu'il étoit à son aise, & c'est ce qui lui a donné le moyen de me faire avoir une bonne éducation.

Lady Lucie.

Voilà la première fois que je trouve une personne venue de loin, qui avoue qu'elle n'est pas de qualité. J'ai eu plusieurs gouvernantes qui avoient chacune une histoire toute prête pour prouver qu'elles descendoient d'une grande maison, & si j'en juge par leur ignorance, elles devoient être bien roturieres.

Madem.

Madem. Bonne.

Je vous répéterai ici ce que j'ai dit plusieurs fois. La noblesse est un avantage, parce qu'on suppose qu'elle a été le prix des belles actions; je ne donnerois pas un fol de celle qui a une autre origine; mais quoique je respecte beaucoup cette première noblesse, ce n'est qu'à condition que les sentimens & les vertus des ayeux, aient passé en héritage à leurs descendans, aussi bien que leurs titres. D'ailleurs, quelque vénération qu'on doive aux familles anciennes, je suis du sentiment qu'il est bien glorieux d'être le premier noble de sa famille, & si on ne parvient point à le devenir, de mériter au moins de l'être. Continuons à examiner ce qu'une fille de qualité doit nécessairement savoir.

Elle doit savoir sa langue par principes, afin de la parler comme il faut. Elle doit apprendre à se présenter de bonne grace dans une compagnie, à saluer comme il faut, & pour cela elle a besoin de prendre pendant quelque tems un maître à danser. Elle doit savoir la géographie, & avoir au moins une idée générale de l'histoire, savoir dicter une lettre. Voilà les sciences que je ne pardonne pas à une fille de qualité d'ignorer. J'ajoute la langue françoise, qui est absolument nécessaire depuis qu'elle est devenue la langue de toutes les cours. Je vois tous les

jours des dames d'un certain âge, mortifiées de ne la pas savoir, parce qu'elles se trouvent dans la nécessité de voir des étrangers de toutes les nations qui parlent françois.

Outre les sciences dont je conseille l'étude aux jeunes dames, je voudrois qu'elles apprissent la musique, le dessein & les petits ouvrages des mains. Elles ne peuvent prendre trop de précautions contre l'ennui & l'oisiveté, qui produisent la plus grande partie de leurs fautes.

Remarquez, Mesdames, que je ne parle que des sciences d'agrément & de convenance. Il en est d'autres bien plus essentielles. Comme chrétienne, on doit étudier sa religion à fond, la savoir par principes; comme destinée à être mere de famille, on doit apprendre l'économie, la maniere de régler une maison, d'élever ses enfans.

Lady Louise, en riant.

Vous avez oublié une science très-nécessaire aux dames, puisqu'il s'agit d'une chose où elles employent une partie de leur vie, c'est la science des cartes; faute de s'en être instruites, elles perdent leur argent.

Madem. Bonne.

Il est vrai que l'article est important; mais je ne conseille pourtant pas aux jeunes dames que j'aime, d'employer bien du tems à cette étude.

Miss Frivole.

Je vous avoue, ma Bonne, que j'aime le jeu à la folie, & que j'aurois bien de la peine à me priver d'un amusement si général: il est donc nécessaire que j'apprenne à jouer; si je ne le savois pas, je perdrois tout mon argent, comme dit fort bien Lady Louise.

Madem. Bonne.

Je vais vous faire ma confession, ma chère: j'ai la foiblesse d'aimer beaucoup le jeu, & il m'a rendu souvent de bons services, quand j'étois dans une société de fots. J'ai joué toute ma vie quelques heures par jour, je ne me suis jamais appliquée à jouer comme il faut, cependant je gagerois bien de n'avoir pas perdu deux guinées depuis que je suis au monde.

Lady Louise.

Vous gagnez donc toutes les fois que vous jouez.

Madem. Bonne.

Si cela étoit, je ne jouerois jamais, cela m'ennuyeroit à mourir.

Lady Louise.

Voilà ce que je ne comprends pas; quand je joue, je suis charmée de gagner, & je ne saurois m'empêcher d'avoir un mouvement de mauvaise humeur quand je perds sans cesse.

Madem. Bonne.

Tout le monde est comme vous, ma chere; quand on ne joueroit que des épingles, on est piqué de perdre toujours. Or je vous demande : si nous jouions ensemble, & que je gagnasse tous les coups, vous seriez donc de mauvaise humeur?

Lady Louise.

Affurément ; mais vous qui gagneriez , vous auriez occasion d'être de bonne humeur.

Madem. Bonne.

Vous ne me croyez guere d'humanité, ma chere: quoi ! vous pensez que je pourrois prendre plaisir à une chose qui chagrinerait les autres ; il y auroit à cela une grande barbarie. Quand nous ne jouerions que des épingles, je ne devrois pas souhaiter d'être contente à vos dépens.

Lady Louise.

Voilà une réflexion que je n'avois jamais faite. Le jeu rend véritablement barbare, puisqu'on n'y a de plaisir qu'à proportion que les autres ont du chagrin ; cela suffiroit seul pour m'en dégoûter. Mais vous qui aviez fait cette réflexion, ma Bonne, comment avez-vous pu continuer à aimer le jeu?

Madem. Bonne.

Avant de vous répondre là-dessus, faisons encore quelques remarques. Nous avons

supposé que nous ne jouions que des épingles, & dans ce cas, c'est l'orgueil qui nous met de mauvaise humeur, lorsque nous perdons; mais supposons présentement, ce qui est très-ordinaire, que nous jouons de grosses sommes, ou du moins des sommes capables de nous incommoder, si nous perdions tous les jours; n'est-il pas vrai que la mauvaise humeur seroit fondée?

Lady Violente.

Quand on ne fait perdre sans se fâcher, il n'y a qu'à ne jouer jamais: cela n'est pas si difficile. Si je joue malheureusement quand je serai grande, je vous jure que je ne toucherais jamais les cartes; car alors, le jeu, au lieu de m'amuser, me feroit faire bien du mauvais sang.

Miss Sophie.

Mais, Madame, on ne joue jamais que dans l'espérance de gagner.

Madem. Bonne.

Ecoutez-moi bien, Mesdames. Il est certain que celles qui jouent un jeu considérable, commettent un grand nombre de fautes que je vais vous détailler. Cela est de la dernière conséquence, aujourd'hui que la fureur du jeu est universelle.

Quand on s'affied à une table de jeu, c'est par l'espérance de gagner, ou seulement par complaisance pour les autres. Si c'est par

le premier motif, il y a de la barbarie, puisqu'on se propose de s'amuser de la douleur des autres, & non-seulement de leur douleur; mais encore de leur mauvaise situation. Cette femme que vous venez de dépouiller avec tant de satisfaction, avoit peut-être besoin de l'argent qu'elle vient de perdre, pour payer de malheureux ouvriers qui attendent après cet argent pour vivre. Vous la mettez hors d'état de se procurer mille petites commodités dont la privation lui causera beaucoup de chagrin. Vous lui enlevez un superflu qu'elle doit aux pauvres. Vous ferez cause qu'elle jouera le lendemain, pour rattraper, s'il est possible, l'argent qu'elle a perdu; & peut-être qu'elle perdra davantage, qu'elle sera obligée de mettre ses bijoux en gage, ou de les vendre, ce qui la brouillera avec son mari, ou, ce qui est encore pis, elle écouterá un amant généreux qui lui offrira de l'argent pour dégager ses bijoux & cacher ses pertes à son mari. Voilà à quoi vous exposez celle à qui vous gagnez un argent considérable.

Lady Louise.

Ce n'est pas ma faute, je ne me soucie pas de son argent, je ne joue que par complaisance. Ne pourroit-on pas répondre cela, ma Bonne?

Madem. Bonne.

Non, ma chere; il est fort mal de profiter du foible d'une personne pour la dépouiller, il y a là-dedans une vraie bassesse; mais vous ne vous souciez pas de son argent, & vous ne jouez que par complaisance, car naturellement le jeu vous ennuye. Et si cette personne vous prioit de lui prêter votre canif pour se couper la gorge, vous croiriez-vous obligée de le lui donner? Vous jouez par complaisance, & le jeu ne vous amuse pas: vous êtes donc une grande dupe, de faire le mal sans plaisir & avec répugnance; car enfin vous vous exposez à tous les inconvéniens que je viens de citer, si vous perdez. Vous avez beau être riche, ce superflu ne vous appartient pas, c'est la subsistance des pauvres, vous leur volez cet argent, & vous rendrez un compte très-rigoureux du mauvais usage que vous en aurez fait.

Lady Louise.

Ne nous avez-vous pas dit qu'il étoit permis de se divertir honnêtement, & que c'étoit même un devoir; ne puis-je en conscience dépenser une partie de mon bien à cet usage?

Madem. Bonne.

Ecoutez, Mesdames; je ne veux pas avoir avec vous une morale trop sévère: sans doute qu'il vous est permis de sacrifier quel-

qu'argent pour vos plaisirs honnêtes : mais si vous jouez pour gagner beaucoup d'argent , nous avons montré que ce plaisir n'est pas honnête : que si vous jouez avec dégoût, ce n'est plus un plaisir.

Lady Lucie.

Je pense comme vous , ma Bonne ; mais cela n'empêche pas que je n'agisse tout autrement. Que voulez - vous que je fasse , quand je suis avec les dames qui ont coutume de jouer gros jeu , & qui me proposent de faire leur partie ? voulez - vous que je la fasse manquer, faute de complaisance ?

Madem. Bonne.

Oui , Madame , il n'est pas permis de pousser la complaisance trop loin. D'ailleurs, vous n'avez qu'à vous mettre sur ce pied-là, on y sera bientôt accoutumé. Fixez votre jeu à fort peu de chose ; celles qui feront comme vous du jeu un simple amusement , seront charmées de faire votre partie , & il y a un grand nombre de dames qui n'attendent qu'un bon exemple sur ce sujet, pour le suivre. J'avoue que celles qui font du jeu un trafic honteux, ne s'accommoderont point de cela ; elles diront que vous n'êtes bonne à rien dans la société. Eh ! que vous importent ces fots discours ? il faut être aussi stupide que celles qui les tiennent , pour s'en embarrasser.

Lady Louise.

J'en reviendrai toujours à ma question : comment, avec ces pensées-là, pouvez-vous jouer tous les jours ?

Madem. Bonne.

Je vais vous répondre ; je regarde le jeu comme un délassément ; par conséquent je n'ai garde d'en faire une étude, & d'être assise gravement autour d'une table, sans oser lever les yeux ; c'est un travail, qu'un tel jeu. Je veux, pour m'amuser en jouant, avoir la liberté de parler, de rire. Vous concevez qu'il faut que le jeu soit bien petit ; car on n'a pas envie de rire quand on perd beaucoup d'argent, & il ne seroit pas honnête de rire devant ceux qui auroient sujet d'être fâchés d'une grosse perte : ainsi je me suis mise sur le pied de ne jamais jouer les jeux de hasard, & de ne jouer qu'une bagatelle aux jeux de commerce. On a eu beau me presser là-dessus, ma résolution a été inviolable, & j'ai répondu à ceux qui me persécutoient à ce sujet : vous êtes de beaux joueurs, qui perdriez vos oreilles sans vous fâcher ; pour moi, qui suis mauvaise joueuse, je ne veux pas avoir occasion de faire la grimace si vous me gagniez beaucoup d'argent. En tournant ainsi la chose en raillerie, & en rejetant la faute sur

moi, je n'ai fâché personne, & j'ai été en état de tenir ma résolution.

Lady Lucie.

Et j'en prends une très-ferme de vous imiter. Si les grandes joueuses veulent que je fasse leur partie, elles auront la bonté de descendre jusqu'à moi; car assurément je ne m'élèverai pas jusqu'à elles.

Lady Sensée.

Vous nous avez dit que c'étoit par orgueil & amour-propre qu'on étoit fâché de perdre, quand on joue peu de chose; expliquez-moi cela, s'il vous plaît. Je croyois que c'étoit toujours par intérêt, grand ou petit.

Madem. Bonne.

Il faudroit qu'une femme de qualité eût l'ame bien basse & bien intéressée, pour être fâchée de la perte de quelques schellings. Cependant la plus généreuse sent un mouvement de dépit, en perdant ces schellings dont elle ne se soucie guere; c'est que l'amour-propre veut toujours avoir le dessus. Est-il question du jeu, on veut le savoir mieux qu'un autre, on prétend même au fond du cœur que le hasard est injuste d'en favoriser un autre à notre préjudice. Gagner, est une petite supériorité de fortune, de bonheur, & on veut être supérieur à son voisin en tout

& par-tout, dans les petites choses comme dans les plus grandes.

Lady Lucie.

Il faut avouer que notre cœur est un vrai labyrinthe, qui a mille tours & détours dans lesquels l'amour-propre se cache si bien, qu'il n'est presque pas possible de le déterrer.

Lady Louise.

Vous en voulez beaucoup à ce pauvre amour-propre, Madame; il semble que vous vous foyez donnée le mot avec ma Bonne, pour le persécuter. Quand elle a fini de lui donner un coup, vous vous dépêchez de lui en donner un autre; pour moi je suis plus accommodante, & je lui accorde quelque treve.

Madem. Bonne.

C'est que vous ne le connoissez pas; si vous le voyiez tel qu'il est, vous en auriez horreur.

Lady Louise.

Mais enfin qu'a-t-il donc de si épouvantable?

Madem. Bonne.

Il est méchant, cruel, barbare; il ne se nourrit que des chagrins & des peines des autres.

Lady Louise.

Je crois avoir une bonne dose d'amour-propre; cependant j'ose vous assurer qu'il ne

ressemble point du tout au vilain portrait que vous en faites.

Madem. Bonne.

Nous y voilà ; c'est que vous ne le connoissez pas ; il ne se présente à vos yeux que sous un masque agréable ; voulez-vous que je vous prouve qu'il vous rend barbare & cruelle ?

Lady Louise.

De tout mon cœur ; mais je me flatte que vous ne pourrez y réussir.

Madem. Bonne.

Vous avez beaucoup de diamans , ma chere , & vous vous en servez avec plaisir. Cherchez avec soin au fond de votre cœur , quelle est la cause de ce plaisir : est-ce qu'une coëffure de diamans sied mieux à votre visage qu'un ajustement de fleurs ? N'avouerez-vous pas même que cette parure a de grandes incommodités ? votre tête est accablée sous le poids ; la crainte de perdre vos diamans vous donne un certain soin , & toujours une forte d'inquiétude.

Lady Louise.

Je vais être de bonne foi en vous répondant. Il est certain qu'une fleur , une plume, ou autre semblable bagatelle , vont mieux à l'air du visage qu'un diamant. Il est encore vrai que les diamans sont fort lourds & très-difficiles à attacher comme il faut. Mais une

petite bourgeoise peut avoir une fleur, une aigrette, une plume, & elle ne peut pas avoir un diamant. Cette parure me distingue d'elle, & on aime à être distinguée des autres. Voilà l'amour-propre, je l'avoue; mais je ne vois pas en quoi il est cruel & barbare.

Madem. Bonne.

Croyez-vous que les autres n'aient pas de l'amour-propre aussi, & qu'elles ne souhaitassent pas d'avoir ce moyen de se distinguer? Si les diamans étoient aussi communs que les fleurs, n'est-il pas vrai que vous n'en porteriez jamais?

Lady Louise.

J'en conviens; car alors ils ne pourroient plus servir à me faire distinguer.

Madem. Bonne.

Qu'est-ce que cela veut dire, se distinguer, ma chere? n'est-ce pas s'élever au dessus des autres, chercher à se mettre sur leur tête, & les mettre à nos pieds? Vos diamans n'ont d'autres prix à vos yeux que celui qu'ils tirent de la douleur & du dépit de celles qui n'en ont pas. Vous vous plaisez à les étaler à leurs yeux, pour les humilier, pour leur prouver que leur opulence n'approche point de la vôtre, & qu'elles sont pauvres à votre égard. Appellerez-vous

cés sentimens - là des sentimens humains & généreux ?

Lady Louise.

Cela est bien singulier ; mon cœur étoit méchant , & je n'en avois pas le moindre doute. Je vous conjure , ma Bonne , d'achever de me brouiller avec l'amour - propre , en lui ôtant le masque qui me cache sa laideur.

Madem. Bonne.

Je ne perdrai aucune occasion de le faire : Mais, Mesdames , nous avons oublié une réflexion importante que nous présente *Es-ther*. Au milieu d'une cour toute payenne , elle conserve la pureté de ses mœurs. Cela est bien consolant pour vous , qui êtes destinées à vivre dans le grand monde. Quel secret cette sainte reine avoit-elle employé pour cela ? Elle vous l'apprend elle - même : Seigneur , ose-t-elle dire à Dieu , qu'elle en prend à témoin , j'ai toujours regardé avec horreur la pompe dont je suis environnée. C'est comme si elle eût dit : Seigneur , votre divine providence , en me plaçant sur le trône , m'a assujettie au pénible soin d'être parée , de me trouver dans des fêtes , des festins , vous savez que je n'ai point attaché mon cœur à toutes ces choses ; au contraire , je les ai en horreur , & si j'étois la maîtresse , je préférerois la simplicité & la retraite à la magnificence & aux plaisirs , auxquels je ne

me prête que pour accomplir votre volonté & remplir les devoirs de mon état. Quand vous ferez en état d'en dire autant, Mesdames, je vous regarderai comme des saintes, & vous le ferez en effet. *Lady Sensée*, continuez à nous instruire sur les parties de l'Amérique.

Lady Sensée.

L'air est très-doux & très-fain dans le Nouveau Mexique, & quoiqu'il y ait un grand nombre de montagnes, la terre y est fertile. On y trouve des mines d'argent & d'autres métaux, des turquoises, c'est-à-dire, des pierreries bleues, des émeraudes & du cristal. On y voit beaucoup de gibier & de poisson. Elle est habitée par un grand nombre de peuples qui sont traitables & bien policés; ils sont gouvernés par des princes qu'on nomme *Caciques*, & ils les choisissent parmi les plus forts & les plus vaillans d'entr'eux. Les Espagnols y ont plusieurs établissemens, & leur ville capitale est Santa-Fé.

La seconde partie de l'Amérique Septentrionale est la Nouvelle France, qu'on divise en deux parties, la Louisiane & le Canada.

La Louisiane est bornée au nord par le Canada; à l'est, par le Mariland, la Virginie & la Floride; au sud, par le golfe du Mexique, & elle a un grand nombre de bornes à l'ouest.

L'air y est pur & tempéré, la terre fertile, & on y recueille deux fois par année. La rivière du Mississipi traverse ce pays.

Les naturels du pays sont doux. Ils naissent blancs; mais par la suite ils deviennent olivâtres, à force de se frotter de graisse pour se garantir du froid.

Ils aiment la guerre, marchent tout nus. Les François y ont plusieurs habitations, dont la principale est celle de la Nouvelle Orléans, située sur le rivage de Mississipi à l'est; mais les naturels du pays possèdent encore le dedans des terres. Ces peuples n'ont point de rois, mais ils élisent des capitaines dans chaque bourg ou village; ils nomment ainsi leurs habitations

Madem. Bonne.

Je dois vous avertir, Mesdames, qu'il arrive de jour à autre de grands changemens dans ce pays, & qu'il y a aussi de grandes disputes entre les Anglois & les François sur ses bornes; je n'ai garde de vouloir les décider. *Lady Sensée* vous dit ce qu'elle a appris il y a plusieurs années, & avant qu'il fût question de ces disputes; ainsi il pourroit bien arriver qu'elle ne parlât pas au gré des deux partis. Nous ne cherchons pas, je pense, à devenir les arbitres de ces querelles, mais seulement à nous instruire de la position des lieux.